

Séminaire *Les Figures de l'amateur*
Séance du 8 avril 2008

"De l'amour de l'art à la pratique du dessin

Figures de l'amateur au XVIIIe siècle"

Par M. Christian Michel, Professeur à l'Université de Lausanne (UNIL)

Séminaire organisé par l'Institut de recherche et d'innovation sous la direction de Jacqueline Lichtenstein (Université Paris IV-Sorbonne).

Comte de CAYLUS

Sur la manière et les moyens de l'éviter, 2 septembre 1747 :

« Au reste, Messieurs, je suis toujours fâché que les réflexions qu'on peut faire sur la peinture comme sur les autres arts emportent toujours avec elles une espèce de ton dogmatique qui n'est assurément pas le mien, surtout avec vous. Croyez donc, je vous en conjure une fois pour toutes, que je vous entretiens ici, comme je fais souvent dans vos ateliers, en vous voyant opérer et profitant de vos lumières, de sorte que si, par hasard, vous trouvez quelque chose d'utile dans ce discours, c'est plutôt un effet de ma mémoire qu'une preuve de mon habileté dans aucun genre : c'est votre propre bien que je vous rends aujourd'hui, comme un fidèle dépositaire pourrait au besoin rapporter à ses amis des choses précieuses qu'ils lui auraient autrefois confiées et dont ils auraient presque perdu le souvenir. »

Réflexions sur la peinture, 3 juin 1747 :

« Je vous entretiens ici, Messieurs, de ce que vous faites tous les jours ; mais, quand on aime l'art comme vous savez que je l'aime, on aime à rendre compte de ses opérations et à les examiner en détail, on aime surtout à communiquer ses pensées à ceux qui en sont les arbitres. C'est le cas où je me trouve et ce qui m'engage à vous parler de choses que vous savez mieux que moi, et sur lesquelles vous pouvez, par conséquent, me donner des lumières. Car, il faut en convenir, un amateur ne peut que penser et méditer sur l'art ; mais la pratique en est comme la clef qui ouvre l'esprit à la véritable intelligence. La pratique, unie à la réflexion, met le comble à la connaissance et peut seule le porter à sa perfection. »

Dissertation sur l'amateur, 7 septembre 1748 :

« Il est peu de place ou d'emploi qui n'oblige à quelques devoirs, dont le premier sans doute est de les remplir autant que notre force et notre situation nous le permettent.

Les amateurs de l'art font depuis longtemps partie de votre Académie ; ainsi, Messieurs, il me paraît naturel de vous communiquer les idées que j'ai sur cet état, sur ses devoirs, sur la façon dont je crois qu'un homme, que l'amour de vos arts et votre choix rendent amateur, devrait se conduire dans ses études, et vous présenter l'usage qu'il en devrait faire. Je vais donc vous consulter sur la règle que je me prescris à moi-même et, si vous l'approuvez, je ferai mes efforts pour en approcher, sans espérer d'y parvenir [...].

La peinture a des amis de différentes espèces, et qui n'ont par conséquent ni les mêmes procédés ni la même conduite. Un curieux, par exemple, qui rassemble avec autant de soin que de dépense une superbe collection de tableaux, est ami de la peinture : je suis bien éloigné de lui refuser un titre qu'il achète quelquefois bien cher. Mais, si nous entrons dans le détail de son goût et de ses

opérations, nous verrons en général un homme que son amour aura prévenu pour un peintre, une manière, une école, enfin pour l'Italie ou pour la Flandre, ainsi d'une façon à donner l'exclusion sans appel à tout ce qui n'est pas ce qu'il admet comme unique. Il n'est point à blâmer ; il satisfait ses idées, il est libre ; son préjugé ne tire point à conséquence. On pourrait peut-être lui reprocher l'envie qu'il a pour l'ordinaire de faire des prosélytes, et de vouloir persuader une exclusion de laquelle il est intimement persuadé. C'est ainsi que la mode, qui ne devrait pas influencer sur le goût, a presque banni les tableaux italiens de nos cabinets, qui ne nous présentent aujourd'hui que des tableaux flamands. Au reste, je ne prétends ni décider, ni faire aucun reproche. Je me contente de rapporter des faits qui vous sont connus. Cette peinture générale de celui qui n'est que curieux est bien éloignée du portrait que je vous ai promis du véritable amateur, j'entends toujours celui que vous avez accueilli parmi vous ; car je le répète, je passerai sous silence tous ceux qui n'étant point engagés, sont maîtres de leurs occupations ou de leurs amusements.

L'amateur dont il s'agit ici doit en premier lieu vous rendre service, et ménager par ses soins, autant qu'il est en lui, le temps que vous employez si utilement à l'exécution de votre art ; car les opérations de l'esprit qu'il exige, continuellement ne permettent aucune distraction, aucun souci, encore moins la pesanteur et l'embarras des affaires. Par rapport à l'art, ce même amateur ne doit avoir aucune prévention : toutes les manières doivent se présenter à lui par les beaux côtés, il ne doit affecter aucun genre ni aucun goût, il doit être l'ami solide de la peinture et des peintres en général et en particulier. Ce n'est pas assurément pour lui que Molière a dit dans son *Misanthrope* : *L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait*. Le contre-pied de ce vers doit être sa règle et sa conduite ; car toute peinture, c'est-à-dire ce qui peut en mériter le nom, doit être bonne pour lui : il n'y en a point qui n'ait une partie favorable dont il ne puisse profiter, ainsi qu'il n'y a point d'homme, en tant que peintre, dont il ne puisse tirer des conseils et des lumières pour former, nourrir et augmenter son goût, la base, le fonds et la seule ressource du véritable amateur.

Examinons à présent les moyens qu'il doit mettre en usage pour perfectionner un goût, qu'il doit d'autant moins négliger qu'il est, je le répète, la seule partie de l'art sur laquelle il ait un droit décidé, et à laquelle il puisse absolument prétendre.

Le goût naturel est une pente, un instinct qui nous porte à une chose plus qu'à une autre ; c'est une aptitude, un discernement qui ne coûte aucune réflexion et qui fait préférer et démêler le bon d'avec le mauvais, sans pouvoir en donner les raisons.

Le goût acquis met en état, suivant le plus ou moins d'études, de rendre compte de sa critique ou de son éloge.

Le goût naturel est donc le premier bien de l'amateur ; il est un don : ce mot renferme sa définition.

Il n'en est pas de même du goût acquis. On peut du moins détailler les moyens les plus assurés pour sa perfection. Voici ceux que j'imagine.

Il est certain que le goût tire tous ses avantages de la comparaison, et qu'il se forme absolument par elle, heureux quand ce goût trop jeune encore ne s'abandonne point à une décision et à une présomption capables de l'étouffer, plus heureux encore quand les comparaisons dont il tire sa pâture sont faites sous les yeux de quelqu'un qui le dirige et qui lui montre à comparer ! Je voudrais que ce Mentor qui ne doit être cherché et qu'on ne peut trouver que parmi les peintres, lui développât les moyens que l'art emploie pour exprimer la nature, qu'il apprit à son élève en ce genre la meilleure façon de la lire, et surtout qu'il conduisait son sentiment à l'admiration raisonné que causent ses beautés. Quand cette indication ne serait que générale et superficielle, elle devient suffisante pour l'amateur que le goût naturel doit achever sur ce point.

Je voudrais encore qu'il examinât sévèrement, avec le guide éclairé que je lui ai supposé, l'imitation plus ou moins fidèle de la nature qui se trouve dans ce tableau ou dans le dessin du grand maître qui sert de comparaison : c'est un moyen assuré de sentir les rapports et les différences de la nature et de l'art. Vous concevez aisément, Messieurs, que de pareilles opérations, dont la nature est toujours la base, nous mènent insensiblement à la nécessité, que je crois presque indispensable à l'amateur, de copier en tout genre, de dessiner et de peindre même d'après la nature, enfin de pratiquer toutes les opérations de ce bel art. Tout imparfaite que puisse être son étude, il apprend par elle à lire, il médite ce qu'il veut écrire ; en l'écrivant, les traces de sa mémoire deviennent plus profondes, le

dégoût de ce qu'il a fait le met en état de sentir les finesses et les beautés des grands maîtres, enfin la sensibilité qu'il acquiert lui fournit les moyens d'admiration pour le beau et des raisons d'indulgence pour ce qui ne l'est pas autant.

Tant de soins ne conduiront cependant jamais l'amateur à la satisfaction de peindre et de composer en grand maître ; car, s'il faut une longue pratique pour acquérir la main, quelle préparation d'étude commencée dès l'enfance ne faut-il pas pour la composition ? Enfin, si l'amateur ne peut arriver à ces deux parties, le jugement se perfectionnera, les yeux lui demeureront [...]

Je ne crois pas qu'il y ait pour sa perfection d'autres moyens que ceux dont je viens de vous entretenir, surtout si les études que je lui ai demandées sont réfléchies, et se trouvent accompagnées du commerce des peintres, dont la conversation lui sera toujours utile et profitable, suivant le degré d'intelligence qu'il aura acquis par ses études et par la langue de l'art, langue de sentiment qu'il ne parlera qu'autant qu'il sera pénétré de l'art même. [...] »

C.H. Watelet et P.C. Lévesque, *Encyclopédie méthodique, Beaux-Arts, Paris, t. I, 1788, t. II, 1791.*

AMATEUR (subst. masc.) Le titre *d'amateur* est une distinction que les Académies de Peinture accordent à ceux qu'elles s'associent, non en qualité d'Artistes, mais comme attachés aux arts par leur goût ou par leurs connaissances.

Dans la société, ce nom, qui se confond souvent avec celui de connaisseur, se donne ou se prend avec moins de formalité, à-peu-près comme les noms de Comte ou de Marquis qu'on admet aujourd'hui, sans trop regarder quel droit on a de les porter.

Mais lorsque ce terme, destiné à exprimer, en parlant de l'Art de la Peinture, un sentiment vrai et estimable, se multiplie trop par l'effet du désœuvrement et de la vanité, ne doit-on pas craindre de le voir enfin réduit à ne désigner qu'une prétention et un ridicule ?

Les *Amateurs* des Beaux Arts étaient peut-être trop rares il y a un siècle : ils deviennent aujourd'hui trop communs. Leur nombre ne serait pas à redouter si ceux qui le forment s'y trouvaient tous appelés par un sincère amour des Arts. Ils sont utiles aux progrès de la Peinture, lorsqu'un heureux penchant les porte à s'en occuper, et surtout lorsqu'ils parviennent à acquérir les connaissances qui sont indispensables pour bien jouir des productions des talents et pour les apprécier judicieusement.

Il existe, sans doute, des *Amateurs* de cette classe; mais il peut s'en former une plus nuisible aux Arts que la première ne leur est profitable. Celle-ci doit s'accroître à-peu-près dans la même proportion que se multiplient les Marchands de Tableaux, c'est-à-dire en raison du luxe.

Je dois enfin qu'on sera bientôt autorisé à penser que la trop grande quantité d'*amateurs* sans amour, et de connaisseurs sans connaissances, contribue à la corruption du goût, et nuit aux progrès des Arts, dont les succès l'ont fait naître.

La classe dont je parle est donc du même genre que celle des hommes qu'on appelle Hommes de goût, qui jugent les ouvrages de Littérature, sans principes arrêtés et sans connaissances réelles.

Il est bien vrai que ces juges ne décident pas de la destinée des ouvrages sur lesquels ils prononcent ; mais ils font le tourment des Gens de Lettres, comme les faux connaisseurs en Peinture font celui des Artistes; et ils leur deviendront d'autant plus pernicieux, que les Auteurs et les Artistes eux-mêmes seront plus répandus dans la société, qu'ils ne devraient effectivement l'être pour leur avantage.

Cette plus grande liaison entre ceux qui pratiquent les Lettres et les Arts et ceux qui forment ce qu'on appelle parmi nous la société, est-elle un avantage, comme quelques personnes le pensent ? C'est une question qui me paraît trop intéresser le destin des Beaux-arts, pour qu'on ne me pardonne pas de m'y arrêter un moment.

La méditation et l'étude de la nature s'unissent sans doute au goût naturel pour décider les Artistes à aspirer aux plus grands succès ; mais un motif plus général encore, est la satisfaction qu'ils espèrent et qu'ils trouvent en effet à être loués. Ce sentiment est naturel à l'homme et ne peut pas être

regardé comme condamnable. Il entraîne l'Artiste à sortir de la solitude de l'atelier pour jouir de l'effet de ses ouvrages. Il lui paraît essentiel de connaître les idées sur lesquelles ses contemporains établissent leur jugement, ainsi que les désirs qu'ils forment.

Et quoique les Artistes ne puissent ignorer que ce jugement est incertain, qu'il est souvent destiné à être infirmé par la postérité ; qu'il peut dépendre d'une infinité de circonstances, d'opinions, de préjugés, il craint cependant de s'en trop écarter, et de ne jouir par là qu'en espérance de ses travaux réels: c'est là que commencent les incertitudes et les irrésolutions des Artistes.

Un précepte leur est donné dans les livres didactiques de tous les temps : « Travaillez, leur dit-on, pour la postérité, les seuls ouvrages qui mériteront son aveu, vous donneront l'immortalité. Qu'importe d'être critiqué ou négligé par son siècle, pourvu qu'on suive la Nature et les vrais principes du beau. »

D'un autre côté, de bons esprits ne cessent aussi de leur dire : « Le Public est un miroir fidèle ; vous verrez en le consultant, les défauts et les beautés de vos ouvrages. Si vous ne le consultez pas, les préjugés et les pièges de l'amour-propre vous égarent. »

On ne cesse de leur répéter encore que dans la société instruite, dans le monde poli, l'esprit et le goût s'épurent¹ par les discussions, par les contradictions et par la communication des idées.

Du premier de ces principes résulte, avec le dévouement à la solitude, la nécessité de faire sa principale société des hommes qui n'existent plus, je veux dire, des anciens; et de ne travailler que pour ceux qui n'existent pas encore.

Du second, résulte l'obligation de ne pas se soustraire au tribunal du siècle où l'on vit, de se conformer au goût, aux opinions de la société dont on fait partie, de s'y montrer comme Artisan connu de la gloire nationale, de consulter le sentiment de ses contemporains, et, tout en jouissant de la récompense de ses travaux, de profiter des lumières qui se répandent et des avantages que produit le mouvement d'une société spirituelle.

Cette opposition de systèmes serait moins embarrassante, si le plus grand nombre des hommes qui composent la société, avait des idées claires et quelques principes fondés sur la nature. Il y aurait encore peu d'inconvénients, si ceux aux jugements desquels les Artistes attribuent une sorte d'autorité, se défendaient des préjugés personnels, s'ils ne laissaient paraître que des impressions franches qu'ils ne donneraient pas pour des décisions ; si, en voulant autoriser ces impressions par quelques raisonnements, ils les accompagnaient de ce doute modeste, de cette juste réserve qui soumet les productions des Arts en dernier ressort, à ceux dont l'occupation continuelle est de les pratiquer. Mais que trouvent le plus souvent les Artistes égarés dans le tumulte des cercles et dans la société ? Des âmes froides, auxquelles les Arts et leurs productions sont au fond très indifférents, quoiqu'elles paraissent quelquefois s'y intéresser ; des enthousiastes hors de mesure, la plupart comédiens de sentiment, des dissertateurs, diffus et vagues, pleins de bonne opinion d'eux-mêmes, qui soutiennent opiniâtrement les sentiments qu'ils ont adoptés, souvent par hasard, ou en les empruntant d'autrui ; des discoureurs plus modérés, mais plus à charge encore, qui, fort instruits de tous les lieux communs des sujets qu'on traite le plus ordinairement dans les conversations, ne connaissent cependant aucun des détails importants qui appartiennent aux Arts ; des hommes enfin, et malheureusement des femmes qui, aux justes droits qu'on leur reconnaît, ajoutent celui de prononcer sur les réputations et sur les talents, objets qu'elles ne croient pas plus importants que beaucoup d'autres dont elles ont eu de tout temps le droit de décider souverainement.

Ce que les Artistes rencontrent aussi plus souvent qu'autrefois, ce sont des possesseurs de collections qui s'en occupent vivement lorsqu'ils les font admirer, les oublient dès qu'ils sont seuls avec elles ; semblables en cela à ces époux mal-assortis qu'on voit affecter en compagnie l'intérêt le plus édifiant, et qui en tête-à-tête s'abandonnent à l'ennui qu'ils se causent et à l'indifférence qui les glace.

¹ Dans le texte sans doute par erreur « épuisent ».

Mais, après avoir tracé l'esquisse des ridicules peu favorables aux Arts et aux Artistes, il est juste d'observer que ceux-ci contribuent eux-mêmes à les multiplier. Le désir d'anticiper leur réputation, de s'approprier par préférence les occasions d'accroître leur célébrité et les avantages moins nobles qu'ils peuvent tirer de leurs talents, osons dire avec franchise, la cupidité augmentée par le luxe et nourrie par la dissipation et la frivolité, les entraînent à flatter des ridicules qui nuisent à leurs véritables intérêts, en avilissant ou en égarant leurs talents.

C'est donc de l'excès et de la multiplicité des prétentions réciproques, c'est de l'impression que font trop souvent sur les Artistes les noms, les rangs et les richesses, que naissent la plupart des défauts qui altèrent les âmes des Artistes et leurs ouvrages.

Ce qui résulte de ces observations, je l'adresse à tous ceux qui se destinent aux Beaux-Arts, ou qui les pratiquent déjà avec succès.

Si vous n'avez pas un tempérament moral, ferme et robuste, ne faites que voyager quelquefois dans la société sans vous y établir ; autrement, refroidis par l'indifférence, tourmentés par le caprice et l'ignorance, enchaîné par les opinions régnantes et par les modes, vous participerez à toutes les erreurs et à toutes les passions de votre siècle. Il vaudrait sans doute, pour vos progrès et pour votre bonheur que vous vous fussiez voués à une retraite presque absolue ; car la solitude occupée, en portant les hommes à méditer, leur inspire au moins une modération et un calme favorables à leurs succès.

Après m'être peut-être trop étendu sur les abus qui ternissent quelquefois le nom d'*amateur*, nom fait pour être estimé, je dois dire qu'il a existé et qu'il existe sans doute encore des *amateurs*, vraiment dignes de ce titre honorable. On en peut nommer qui, par des observations et des travaux suivis jusqu'à la fin de leur carrière, par des connaissances acquises dans une vie retirée, par un jugement sain, par l'équilibre de l'âme et par le secours de collections faites avec ordre et intelligence, ont joint aux lumières relatives aux Arts, cette érudition historique qui instruit de leur marche, de leurs progrès, et qui leur devient réellement utile. Il en est qui suivront cette route tracée, entr'autres par MM. Mariette, de Nyert, Calvière, Caylus, et plus anciennement par de Piles, Félibien, etc. Il s'en élève qui, dans les loisirs de différents états, dans des rangs distingués, dans les âges des passions, pratiquent véritablement les arts pour parvenir à les éclairer. Il est des femmes qui parent leurs attraits et leurs grâces de talents plus durables que ces avantages passagers. Elles acquièrent et trouvent dans d'aimables occupations un préservatif contre l'ascendant de la dissipation et se préparent des ressources pour les temps où cette dissipation perd ses charmes et où la fatigue se substitue insensiblement au plaisir qu'on y cherche ? Elles se joindront à ces avantages l'honneur d'être immortalisées dans les fastes de ces mêmes Arts qu'elles honorent ; - surtout, si en se garantissant de la manie de protéger, du danger des préventions et du sentiment de leur juste et naturel ascendant, elles n'abandonnent pas le bonheur plus grand de s'instruire et de jouir des talents qu'elles savent embellir.

Puissent les *Amateurs* de ces classes aimables et bienfaisantes se multiplier pour l'avantage des Beaux-Arts et l'honneur de ma Patrie ! Puissent les autres exagérer assez leurs ridicules prétentions, pour devenir dignes de subir au théâtre la punition que Molière imposa aux précieuses et aux faux savants de son siècle !

Qu'il me soit permis d'adresser encore quelques mots aux jeunes aspirants à ce titre d'*Amateur*, si estimable lorsqu'on le mérite.

Les petites pratiques de la Peinture, d'après lesquelles vous pourriez vous croire connaisseurs et juges des ouvrages de l'Art, ne donnent pas plus réellement ces qualités, que les petites pratiques de dévotion ne font les hommes vraiment religieux.

Pour connaître l'Art du Dessin et de la Peinture, il est bon cependant d'avoir essayé de dessiner et de peindre, comme pour apprécier plus justement le mérite de la Poésie, il est bon de s'être exercé à faire des vers ; mais les connaissances qu'on acquiert par cette voie, n'instruisent le plus souvent que d'une sorte de mécanisme, plus essentiel, il est vrai, dans la Peinture que dans la Poésie, parce que le mécanisme occupe beaucoup plus de place dans la constitution du premier de ces Arts, que dans celle du second.

Mais soyez convaincus qu'on n'est pas fort avancé dans la Peinture pour y avoir fait les premiers pas, c'est-à-dire, pour avoir tenté de peindre quelques essais sous les yeux et avec le recours d'un Artiste. Je m'en rapporte sur cet objet à votre seule conscience, car la petite improbité de l'état où je vous envisage, consiste le plus souvent à vous applaudir d'un succès qui vous appartient bien rarement tout entier.

Ce que vous devez regarder comme plus essentiel, c'est de vous instruire sans faste par la lecture bien méditée des bons auteurs qui ont écrit sur la Peinture, surtout de ceux de ces auteurs qui étaient Artistes, tels que Dufresnoy, de Piles, Coypel, Poussin et plus anciennement encore Vasari, Lomazzo, Léonard de Vinci.

Si vous désirez poursuivre cette route, ajoutez à ces premières études un cours d'observations raisonnées, soit d'après les idées dont vous vous serez nourris par la lecture, soit par des conférences avec quelques Artistes habiles dans la théorie et doués du talent de rendre clairement leurs conceptions. Ce cours ne peut se faire qu'en voyant et revoyant plusieurs fois les collections qui rassemblent les ouvrages capitaux des grands Maîtres. Arrêtez-vous sur les Écoles célèbres, premièrement sans les mêler, ensuite en les comparant. Appliquez l'examen des puis beaux tableaux tour-à-tour aux principales parties de l'Art; réservez pour les derniers objets d'instruction ce qu'on place le plus souvent mal-à-propos à la tête, je veux dire l'aptitude à distinguer les Maîtres, par certains signes que reconnaîtront toujours supérieurement à vous ceux qui trafiquent de Peinture : apprenez enfin la différence de mérite qu'ont les grands genres, soutiens honorables de l'Art, sur ceux qui, tout estimables qu'ils sont, n'autoriseraient pas seuls les éloges et les prérogatives qu'on a donnés de tout temps à la Peinture.

Écrivez pour fixer vos idées, mais songez en relisant vos observations, à les examiner et à les discuter aussi sévèrement que vous feriez celles d'un autre.

Si vous reconnaissez enfin que votre penchant est qu'un goût passager une imitation, un désir de prétention mal fondée, pensez que, tandis d'après des notions trop légères, vous dissertez en appréciant les tableaux exposés aux yeux du Public, souvent un simple Élève, barbouillé de sanguine, se trouve dans la foule, à vos côtés, qu'il rit de votre confiance, de l'imbécillité de ceux qui vous écoutent, et qu'il griffonne peut-être votre caricature.

Mais pour vous consoler et pour vous guérir plus facilement d'un ridicule auquel vous vous livrez, soyez sûr aussi qu'on peut avoir le jugement qu'exige la Magistrature, la vertu que suppose l'Etat ecclésiastique, le courage d'un brave Chevalier, l'érudition d'un Savant, la justesse d'un Géomètre, les talents d'un Poète, d'un Orateur; enfin, cette facilité séduisante et quelquefois trompeuse du Bel-esprit, et n'avoir aucune des dispositions et des connaissances qui doivent constituer l'*amateur* et le judicieux connaisseur des ouvrages de Peinture.